

561  
B  
RUT  
42

EXTRAIT  
DU  
CONGRÈS PRÉHISTORIQUE  
DE  
FRANCE

III<sup>e</sup> SESSION. — AUTUN 1907

---

COMMUNICATIONS DE M. A. RUTOT

CONSERVATEUR AU MUSÉE ROYAL D'HISTOIRE NATURELLE DE BRUXELLES

**La fin de la question des Éolithes** (Pages 77 à 85).

**Le Présolutréen ou Aurignacien en Belgique** (Pages 179 à 181).

**Essai de comparaison entre le Néolithique de France et de Belgique et celui de la Scandinavie** (Pages 246 à 255).

LE MANS  
IMPRIMERIE MONNOYER

12, PLACE DES JACOBINS, 12

—  
1908



Br  
RV7  
42

## La fin de la question des Éolithes.

PAR

A. RUTOT (de Bruxelles).

Jusque dans ces derniers temps, les personnes qui se tiennent au courant des progrès de la Préhistoire par la lecture des travaux publiés, pouvaient réellement croire qu'il existait une « question » des Éolithes.

En effet, le pour et le contre apparaissaient alternativement; et ceux qui ne pouvaient se renseigner sérieusement, en dehors des notes publiées dans les divers recueils, étaient amenés à supposer que les choses en restaient toujours au même point, et même que la situation pouvait durer encore longtemps.

Aujourd'hui, c'est une affaire terminée; il n'existe plus de « question » éolithique, car la preuve matérielle de l'existence de l'industrie éolithique est faite de la manière la plus complète possible; et, à la démonstration scientifique, est venue encore s'ajouter la preuve « en fait ».

Pendant que les adversaires se donnaient beaucoup de peine pour ébranler les notions acquises, en faisant intervenir les tristes cailloux des malaxeurs de la fabrique de ciment de Mantes, je réunissais tranquillement tous les éléments de la démonstration scientifique, au moyen de l'expérimentation directe et de la comparaison avec les instruments similaires des industries admises par tout le monde. J'en arrivais ainsi à montrer, pièces en mains, que les instruments éolithiques qui, presque tous, se rapportent aux percuteurs, aux couteaux, aux racloirs, aux grattoirs et aux perçoirs, ne diffèrent en rien des mêmes instruments des industries paléolithiques et néolithiques, et que ces dernières industries n'ont de caractère différent de l'Éolithique, que la présence additionnelle d'instruments intentionnellement taillés ou parfois polis.

Cette démonstration se fait couramment à Bruxelles, oralement, et devant une vingtaine d'auditeurs à la fois, afin que toutes les pièces, tant celles façonnées lors de mes expériences, que celles en

discussion, et celles formant point de comparaison, puissent circuler de mains en mains sans inconvénient, pour la clareté de la causerie.

Il faut habituellement de trois à quatre séances de deux heures pour épuiser le sujet et produire la conviction durable et définitive, alors qu'auparavant les démonstrations, de courte durée, que je croyais suffisantes, ne donnaient, paraît-il, que des impressions fugaces, qui s'effaçaient de l'esprit des auditeurs rentrés dans leur milieu habituel.

Je tiens essentiellement à ce que toute personne, qui désire se faire une opinion, exacte et complète au sujet de l'industrie éolithique, vienne à Bruxelles recevoir la démonstration orale, devant les séries spécialement rassemblées à cet effet; mais, pour que chacun puisse se faire une idée de la manière dont se fait la démonstration, j'ai publié dans la *Revue de l'École d'Anthropologie de Paris* (1), une note dans laquelle je décris les diverses phases de l'argumentation, ainsi que la conclusion.

Ces conclusions sont, ainsi que je l'ai déjà signalé ci-dessus :

1° Dans toutes les industries de la pierre, il existe un fonds commun d'outils non taillés, dérivant simplement de l'utilisation directe soit de rognons, soit d'éclats tranchants, transformés pour l'usage, lorsque c'est nécessaire, par une retouche préalable d'*accommodation*, pour la facile préhension, et utilisés ensuite soit jusque simple refus, ou, assez souvent, retouchés d'une manière spéciale pour le *ravivage* des arêtes tranchantes émoussées par le travail.

2° Dans les industries dites paléolithiques et néolithiques, il existe, outre ce fonds commun d'outils, des instruments *taillés intentionnellement* dans un but spécial, préconçu, selon une forme conventionnelle, parfois même polis, et pouvant être accompagnés d'instruments en os ou en bois de Cervidés et d'objets divers destinés à la parure.

Il est à remarquer que la presque totalité des instruments intentionnellement taillés qui s'ajoutent, pendant le Paléolithique et le Néolithique, au fonds commun d'outils, toujours le même à toutes les époques, sont des *armes*.

On reconnaît donc, grâce à l'expérimentation et à la comparaison, qu'il n'existe absolument rien de mystérieux, ni de spécial, ni d'obscur dans l'industrie éolithique, celle-ci étant simplement constituée par le fonds d'outils non taillés, qui, dans le Paléoli-

(1) A. RUTOT. — *Causeries sur les Industries de la pierre, avec démonstration scientifique et pratique de l'existence de l'Industrie éolithique* (*Revue de l'École d'Anthropologie de Paris*, 17<sup>e</sup> année, fasc. VII, août 1907).

thique et le Néolithique, est accompagné d'instruments à usage spécialisé, conventionnel, intentionnellement taillés.

Voilà l'un des principaux points établis.

Mais, se risque-t-on à avancer parfois encore, nous ne possédons aucun critérium certain du travail humain, et rien ne prouve que ce qui a été façonné par la main de l'homme, pendant les époques paléolithiques et néolithiques, a pu l'être, avant le Paléolithique, par des actions naturelles et plus spécialement par des eaux à cours torrentiel.

Cet argument qui, il y a peu de temps, paraissait avoir une importance réelle, n'en a plus la moindre de nos jours ; et cela, pour toutes sortes d'excellentes raisons que nous allons examiner.

3° Il existe, en effet, bon nombre de riches gisements éolithiques de tous les âges, c'est-à-dire tertiaire et quaternaire inférieur, qui n'ont jamais été repris par des eaux à cours rapide, permettant le transport des éléments.

Ces gisements privilégiés, situés souvent dans de très larges vallées de ruisseaux sans importance, n'ont guère été recouverts que de dépôts fins et limoneux d'eaux très tranquilles, parfois presque stagnantes. Les Éolithes se rencontrent donc *in situ*, à la place même où ceux qui s'en sont servis les ont rejetés sur le sol après usage, présentant dans toute leur fraîcheur les seules retouches d'accommodation et d'avivage aux divers stades de l'utilisation, sans la moindre trace d'actions postérieures.

Nous possédons donc des gisements, tel celui d'Elouges, dans le Hainaut, qui nous fournissent des centaines d'instruments éolithiques absolument intacts, tels qu'ils sont sortis de la main de ceux qui les ont employés, et qui nous fournissent un critérium certain du travail humain.

Il est vrai que quelques personnes, à coup sûr non géologues, viendront déclarer que si, dans le cas dont il est question, les eaux n'ont eu aucune influence, il se peut que la pression des terrains sus-jacents ait suffi à produire les retouches constatées sur les instruments.

Le malheur, pour ce raisonnement simpliste, qui n'est appuyé d'aucune observation pratique (1), est que les sédiments de la couche sus-jacente ont pénétré et englué tous les éléments du cailloutis, qui ne se touchent donc pas directement; que l'épaisseur des

(1) On se rappellera à ce sujet que les seuls silex esquillés par la pression sont ceux obtenus par M. Hazzledine-Warren, qui les obtenait tout simplement par l'intermédiaire d'un « presse-citron » ! Comme imitation d'action naturelle, ces silex valaient largement ceux sortant des malaxeurs de l'Usine à ciment de Mantes.

dépôts supérieurs est souvent tellement faible qu'elle est incapable de produire la moindre action; que, parfois, les éléments du cailloutis sont tellement disséminés qu'ils n'ont aucun contact entre eux; enfin que s'il y avait esquillement par pression, on devrait retrouver, le long de toutes les arêtes, les traces des petites esquilles détachées, ce que l'on n'observe jamais.

J'ai, du reste, pu moi-même remarquer, alors que je combattais les Éolithes, qu'aucun esquillement ne s'était opéré, alors que les conditions théoriques les plus favorables à l'esquillement par pression étaient réalisées.

Je rappellerai qu'il s'agissait de bancs de silex, fracturés en milliers d'éclats tranchants par la fissuration naturelle, traversant, en lits déprimés, les poches de phosphate de chaux riche, formées aux dépens de la craie phosphatée, dont le carbonate de chaux était dissous et entraîné dans la profondeur par l'infiltration des eaux de pluie chargées d'acide carbonique.

Dans ces conditions extraordinairement favorables à l'esquillement par pression, je n'ai jamais pu surprendre la trace de cette action.

Il existe donc quantité de gisements d'Éolithes absolument indépendants de l'action des cours d'eau et des pressions.

On sait, de plus, que les actions atmosphériques n'ont pour effet que la fissuration du silex, qui ne donne jamais la moindre apparence de retouche.

4° Mais, dira-t-on, en déclarant qu'il existe des gisements d'Éolithes indépendants du remous des cours d'eau rapides, vous admettez donc que ces cours d'eau peuvent créer, dans leur lit, des cailloux susceptibles d'être confondus avec les Éolithes?

Nullement, et telle n'est pas ma pensée, surtout à la suite d'observations très précises qui ont été effectuées récemment et que j'avais en vain réclamées des adversaires des Éolithes.

Je leur avais demandé instamment de me soumettre des silex ayant été régulièrement esquillés par des eaux naturelles à cours rapide.

Après un silence prolongé, on avait apporté les fameux cailloux de Mantes!

Mais tout le monde est d'accord, actuellement, pour reconnaître que les malaxeurs de Mantes n'ont rien de commun avec les cours d'eau naturels, où il n'existe d'habitude aucune herse en fonte qui vienne frapper les cailloux à coups rapides et redoublés!

Aussi les pseudo-éolithes de Mantes sont-ils, maintenant, lamentablement délaissés.

Puisqu'on n'apportait aucune preuve appuyant la formation d'Éolithes par les eaux courantes, des collaborateurs dévoués, mais im-

partiaux, MM. E. de Munck et G. Ghilain, se sont chargés d'apporter la preuve du contraire.

Voici comment ils ont opéré.

La Haute Belgique est constituée par un vaste plateau ondulé, qui n'est que le prolongement des Ardennes.

A la fin de l'époque crétacée, la mer a largement recouvert ce plateau et y a abandonné un épais manteau de craie à silex.

Dans la suite, la mer s'étant retirée, la craie, mise à découvert, s'est peu à peu dissoute, laissant un résidu argileux, renfermant les silex insolubles, généralement réduits à l'état d'éclats tranchants. Ce résidu de dissolution a reçu le nom *d'argile à silex*.

A un certain moment des temps tertiaires, un précurseur de l'Homme s'est établi sur l'argile à silex et s'est servi de ces matériaux naturels pour pourvoir plus aisément à ses besoins.

Sur l'argile à silex, des outils utilisés ont donc été abandonnés.

Or, du plateau, situé actuellement de 5 à 600 mètres au-dessus du niveau de la mer, sortent quantité de ruisseaux en forte pente, donc à cours rapide et parfois torrentiel.

En creusant leur lit, ces ruisseaux font ébouler, aux environs de leur source, le terrain avoisinant et il tombe ainsi de temps en temps, dans le cours, des éléments caillouteux de l'argile à silex, sous forme soit de fragments anguleux et tranchants, intacts, soit de fragments utilisés et retouchés ou Eolithes.

Voilà donc réunies de bien excellentes conditions pour fabriquer des Eolithes à la douzaine !

Les fragments anguleux tombent donc dans le torrent, sont emportés, s'entrechoquent . . . . et se transforment au bout de peu de temps en cailloux roulés, informes.

MM. de Munck et Ghilain, séparément, sans se concerter, ont suivi les ruisseaux depuis leur source, recueillant de distance en distance les silex reposant sur le lit; et le seul résultat de ces recherches a été de démontrer qu'au lieu de voir le nombre d'Eolithes ou de silex esquillés augmenter à mesure qu'on descendait le cours, pierres anguleuses et vrais Eolithes arrondissaient peu à peu leurs angles, les derniers perdaient leurs caractères d'utilisation, et l'ensemble devenait régulièrement, entre 2 et 3 kilomètres de la source, de simples galets roulés.

Donc, dans les cours d'eau, mêmes rapides, les pierres anguleuses, y compris le silex, se roulent par accumulation de très nombreux esquillements minuscules qui arrondissent rapidement les angles, les rendent plus résistants aux chocs ultérieurs et empêchent ainsi le grand esquillement, tout en assurant la destruction certaine de l'élément caillouteux considéré, avec transformation en galet, comme stade transitoire.

Après ces observations effectives et renouvelées, j'ai lieu d'espérer qu'on ne parlera plus, désormais, de la prétendue taille des silex par les cours d'eau.

5° Mais ce n'est pas tout; la preuve « en fait » de l'existence des Éolithes nous est maintenant apportée par les découvertes suivantes :

A. Par la mise en lumière d'une industrie à facies complètement éolithique et cependant d'âge néolithique certain, que je propose d'appeler *Flénusien*.

J'ai déjà eu l'occasion de parler, au Congrès de Vannes, de cette industrie et de sa position dans la chronologie du Néolithique. Je suis d'avis qu'elle se trouve entre le Tardenoisien et le Campignyen. Pour le moment, cela n'a aucune importance; le point capital réside en ce que le Flénusien repose sur la terre à briques, tout dernier terme de l'échelle stratigraphique du Quaternaire, et, dès lors, qu'il est d'âge néolithique.

Or, cette industrie flénusienne ne diffère absolument en rien des industries éolithiques pré-chelléennes, et notamment du Mesvinien; tous les outils connus dans ce niveau sont exactement reproduits dans le Flénusien, y compris les retouchoirs.

De plus, les outils flénusiens étant répandus sur des plateaux, à la surface du sol, n'ont évidemment jamais subi l'influence ni des cours d'eau, ni des pressions, de sorte que toutes les esquilles visibles sur chaque pièce proviennent uniquement des retouches d'accommodation et d'avivage; enfin, comme ces esquillements sont identiques à ceux que l'on remarque sur les Eolithes pré-chelléens, on doit en conclure que tous sont dus à la même cause : le travail humain.

Les Eolithes néolithiques confirment donc, sans conteste, l'existence des Eolithes anciens.

Ainsi que j'ai eu l'occasion de le dire, je considère les Flénusiens comme de véritables descendants directs des populations éolithiques primitives, qui auraient vécu, isolées et stagnantes, en une région que les recherches nous feront connaître, pendant tout le développement du Paléolithique, dans la vaste étendue où nous constatons actuellement sa présence.

Par suite d'une circonstance à rechercher, les Eolithiques que des conditions favorables avaient sans doute multipliés, ont envahi temporairement un territoire d'où ils avaient disparu depuis longtemps.

B. Mais la notion de la persistance de populations éolithiques jusque dans le Néolithique, si étonnante qu'elle soit, vient d'être



singulièrement renforcée par une découverte sensationnelle, faite par le D<sup>r</sup> F. Noetling, en Tasmanie.

Frappé des caractères anatomiques primitifs, signalés dans les crânes des Tasmaniens par les Anthropologues, le D<sup>r</sup> Noetling s'est dit qu'il serait extrêmement utile de recueillir, sur place, tous les vestiges de cette population, anéantie pendant la première moitié du siècle passé.

Il s'est donc rendu dans l'île de Tasmanie; et il s'est mis notamment à la recherche des points de campement des dernières tribus.

Au bout d'environ deux ans de travail, l'explorateur allemand a relevé les vestiges d'une quinzaine de points d'occupation, au milieu desquels l'industrie de pierre était très bien représentée.

Le D<sup>r</sup> Noetling fut fort surpris de l'aspect rudimentaire et primitif des outils rencontrés, dans lesquels il crut reconnaître des Éolithes. Afin de s'assurer du fait, il voulut bien me demander de lui transmettre une série d'Éolithes des divers niveaux de Belgique : ce à quoi je m'empressai de satisfaire.

Dès la réception, M. le D<sup>r</sup> Noetling reconnut que ses prévisions se réalisaient complètement ; et, désireux d'avoir mon impression, il voulut bien, à son tour, faire don, au Musée royal d'Histoire Naturelle de Bruxelles, d'une belle série d'instruments tasmaniens.

Dès le déballage opéré, l'identité entre les Éolithes, tant pré-paléolithiques que Flénusiens, s'imposa de façon frappante et décisive.

Sans perdre un instant, tout l'envoi, approximativement 300 pièces, put être trié; environ la moitié des spécimens ayant été reconnue comme constituée par des nucléi et des éclats de débitage, l'autre moitié put être aisément classée en percuteurs, couteaux, raclours, grattoirs et perçoirs, comme les Éolithes de l'un quelconque de nos gisements.

L'identité est poussée jusqu'aux plus infimes détails et tels esquillements diffus, remarqués sur certains Éolithes et dont le sens échappe, ou que l'on est même parfois tenté d'attribuer à des actions naturelles, se trouvent reproduits sur les instruments tasmaniens où leur origine humaine n'est pas douteuse.

A côté de chaque couteau, de chaque raclour, de chaque grattoir tasmaniens, on peut placer des séries d'Éolithes, soit pré-paléolithiques, soit flénusiens, en tout identiques.

Il n'y a de différences que pour les percuteurs qui, en Tasmanie, sont des galets de roches granitiques. Pour ce qui concerne les perçoirs, nous n'en possédons que trois exemplaires, identiques, du reste, à certains types de l'Éolithique.

Et voilà donc toutes les belles résistances renversées.

Tous les critères sont connus.

Le critérium de l'action des eaux courantes ou de l'action des vagues? celles-ci roulent et transforment en galets, en attendant qu'elles les détruisent, toutes les pierres quelconques, silex compris, qu'on leur confie.

Le critérium de l'action des pressions? Rien ne se produit, même lorsque les circonstances, en apparence les plus favorables, sont réunies.

Le critérium du travail humain? Les Tasmaniens ont fabriqué, jusqu'à la dernière minute de leur extinction violente, sous les yeux de leurs massacreurs, les outils dont ils se servaient pour rendre possible leur existence, outils qui se montrent en tous points identiques aux Éolithes que nous présentons depuis dix ans, à la suite de nos prédécesseurs, comme résultat du travail humain.

Et, maintenant, que va-t-on inventer encore?

Tout ce que l'on voudra, sans que ma parfaite quiétude puisse en être troublée.

Il y a en effet, un courant contre lequel la lutte est devenue impossible, c'est celui formé par les savants, préhistoriens, géologues et paléontologues de tous pays, qui, comprenant enfin ce que je n'ai cessé de répéter, c'est-à-dire que la solution documentée de la question des Éolithes ne peut être obtenue, pour le moment, qu'à Bruxelles, viennent visiter nos séries de démonstration, touchent nos « plateaux de Saint-Thomas », examinent nos outils et l'action qui les a produits, y reconnaissent les traces caractéristiques du travail effectué et comparent ensuite les Éolithes aux outils similaires de tout le Paléolithique et de tout le Néolithique, à ceux du Flénusien et enfin à ceux des Tasmaniens.

Arrivés à ce point, nos auditeurs sont convaincus; et ils s'éloignent en répétant: Il n'y a plus de « question » des Éolithes.

M. G. CHAUVET dit que, du clair exposé de M. Rutot, il est utile, au point de vue de la classification préhistorique, de retenir ceci:

Les Éolithes, c'est-à-dire les éclats de silex, simplement utilisés par l'homme, ne sont pas localisés dans une époque déterminée..., ne sont pas des « fossiles caractéristiques », puisqu'on les trouve dans toutes les couches, depuis celles inférieures au Chelléen jusqu'à celles du Néolithique.

M. RUTOT. — Ce sont les terrains qui datent les *Eolithes*.

M. A. DE MORTILLET dit que la communication très intéressante de M. Rutot ne fait que prolonger la discussion. — Il combat la

théorie de M. Rutot, en invoquant le degré d'évolution dans la taille du silex, et la distinction entre un outil travaillé ou un silex taillé accidentellement.

M. MONTÉLIUS dit qu'il a visité le Musée de Bruxelles, et que les pièces trouvées par M. Rutot sont *plus anciennes* que le *Paléolithique*. — Les mêmes objections ont été faites pour le paléolithique. Chelles et Saint-Acheul ont été précédés par d'autres époques.

Les Éolithes, situés au-dessous des couches paléolithiques, ont été travaillés par une main humaine ou par un être intermédiaire entre le singe et l'homme; ce sont les vestiges de l'homme ou de ceux qui *n'étaient pas encore des hommes*.



## Le Présolutréen ou Aurignacien en Belgique.

PAR

A. RUTOT (Bruxelles).

M. P. Girod vient de nous faire part de ses observations en France, d'où il croit pouvoir conclure que l'Aurignacien est postérieur au Solutréen.

N'ayant pas de compétence spéciale en fouilles de cavernes françaises, je ne prendrai aucune part au débat qui a été soulevé; je me bornerai simplement à exposer les observations faites depuis de longues années en Belgique, et qui nous permettent de nous faire une idée des superpositions réelles existant dans nos cavernes.

Notre opinion est surtout basée sur l'exploration de deux cavernes qui comptent parmi les principales, existant dans notre pays; ce sont la troisième caverne de Goyet, et celle de Spy.

A Goyet, M. Ed. Dupont a rencontré trois niveaux nettement superposés, dont les deux inférieurs se laissent aisément synchroniser avec les niveaux types de Montaigle et du Trou Magrite.

Or, le niveau de Montaigle renferme tous les instruments les plus caractéristiques de l'Aurignacien moyen, c'est-à-dire de l'industrie de Cro-Magnon et de Gorge-d'Enfer. On y rencontre, outre les formes ordinaires, le grattoir nucléiforme dit « Tarté », et la « pointe en os à base fendue d'Aurignac », de forme typique, et confectionnée en ivoire de Mammouth.

Quant au niveau du Trou Magrite, il est caractérisé notamment par la pointe de flèche en silex, à pédoncule, retrouvée dans l'Aurignacien supérieur, par l'abbé Bouyssonie, à la Font-Robert; par une sorte de « pointe à cran » courte, et par quelques pièces longues et étroites, ovales, retouchées sur les bords, et qui sont comme le prélude d'un Solutréen encore grossier. M. Ed. Dupont y a trouvé aussi, à la fois, une petite figurine humaine en ivoire, et un fragment de bois de Renne avec gravure, plus un bâton de commandement droit avec dessin gravé de poisson, rencontré à Goyet.

Au-dessus de ces deux niveaux, s'étend le supérieur, à industrie de pierre à base de lames, généralement assez grandes; à industrie

d'os très développée, qui constitue le « type de Goyet ». C'est là qu'apparaît l'ensemble de l'outillage magdalénien classique, y compris le harpon en bois de renne, à double barbelure, de nombreuses et belles aiguilles à chas, et un fragment de bâton de commandement non orné.

A Goyet, nous voyons donc bien positivement le Magdalénien classique superposé à deux niveaux plus anciens, à caractère aurignacien très net, dont l'un, le supérieur, renferme quelques instruments à faciès solutréen rudimentaire.

Il s'en suit que, si le Solutréen véritable existait en Belgique, il viendrait s'intercaler normalement entre le niveau du Trou Magrite ou Aurignacien supérieur, et le niveau de Goyet, ou Magdalénien inférieur.

A la caverne de Spy, les choses sont un peu différentes. La terrasse, précédant cette grotte, lors des dernières fouilles entreprises par les soins des Musées des Arts décoratifs de Bruxelles, a montré trois niveaux superposés, qui représentent, d'une manière tout à fait précise, les trois niveaux de l'Aurignacien.

Au bas, se rencontrait une couche à éclats de débitage très nombreux, en silex noir non patiné et dont les pièces utilisées, d'apparence générale moustérienne, représentent le niveau le plus inférieur des cavernes de Belgique, c'est-à-dire celui d'Hastière qui, lui-même, est l'exact équivalent du gisement de La Quina (Charente), fouillé avec succès par MM. Chauvet, Rivière, puis actuellement par M. le Dr H. Martin.

Les explorateurs de La Quina semblent d'accord pour faire de ce gisement du Moustérien évolué; je suis également de cet avis; mais, puisqu'il est ici question d'un Moustérien évolué, avec utilisation rudimentaire de l'os — comme à Hastière, — je penche plutôt pour faire, de ce niveau, l'équivalent de l'Aurignacien inférieur. Cette pure question d'accolade se résoudra sans peine, et de commun accord, plus tard.

Au-dessus du niveau inférieur de Spy, correspondant à Hastière et à La Quina, vient un niveau moyen très riche et parfaitement caractérisé. Avec des formes moustériennes en décadence, apparaissent les pièces les plus caractéristiques du niveau de Montaigne ou Aurignacien moyen. Les outils très retouchés abondent, avec le « grattoir Tarté » et la « pointe en os à base fendue d'Aurignac ».

C'est sur cette couche que se trouve étendu un lit d'oligiste pulvérisé, avec nombreuses petites pièces d'ivoire travaillé et sur ce lit d'oligiste reposaient les deux célèbres squelettes de Spy, de la race de Neanderthal, si bien décrits par M. le professeur J. Fraipont, de Liège.

Enfin, au-dessus du lit d'oligiste, se voyait une couche peu caillouteuse, renfermant tout l'outillage caractéristique du Trou Magrite ou Aurignacien supérieur, avec pointe de flèche à soie de la Font-Robert, instruments à bords moins retouchés que plus bas et quelques silex longs et plats, ovales, parmi lesquels une moitié de pointe solutréenne en forme de feuille de laurier, taillée sur une seule face, telle que Piette en a signalé.

Si donc il existe, en Belgique, des indices du Solutréen, c'est encore dans le niveau Aurignacien supérieur qu'ils apparaissent; et c'est cette constance des faits, appuyée par la régularité de l'évolution des ensembles industriels successifs, qui nous engage à admettre que nos couches à caractères aurignaciens sont réellement situées sous le Solutréen.

Hastière, Montaigle, Trou Magrite, reproduits en superposition évidente dans la caverne de Spy, montrent qu'il est bien là question d'une évolution lente et progressive, sans heurts ni transformations brusques. Tous ces niveaux se relient entre eux par des transitions évidentes; et, dès lors, mettre le bloc aurignacien au-dessus du Solutréen, comme le voudraient MM. P. Girod et A. de Mortillet, reviendrait à placer le gisement de La Quina, déclaré Moustérien, au-dessus du Solutréen, La Quina étant bien l'exact équivalent de notre niveau d'Hastière, pour nous Aurignacien inférieur.

---





**Essai de comparaison  
entre le Néolithique de France et de Belgique  
et celui de la Scandinavie.**

PAR

**A. RUTOT (de Bruxelles).**

Les géologues de la Scandinavie sont, je crois, unanimes pour admettre la succession suivante, dans la chronologie des époques quaternaire et moderne, pour la région qu'ils étudient :

- I. — Première époque glaciaire (Quaternaire).
- II. — Interglaciaire.
- III. — Deuxième glaciaire.
- IV. — Invasion de la mer à *Yoldia*.
- V. — Etablissement du lac Baltique à *Ancylus*.
- VI. — Invasion de la mer à *Littorina*.
- VII. — Soulèvement du sol et extension des Tourbières
- VIII. — Etablissement de l'état actuel des choses.

D'autre part, sans nous occuper de la série glaciaire (1) ou plutôt de l'interglaciaire, dans les dépôts contemporains duquel les géologues danois commencent à faire quelques découvertes, les Préhistoriens scandinaves ont reconnu, pour la fin du Quaternaire et pour l'époque moderne, les superpositions suivantes :

- A. — Epoque des haches en bois de Renne.
- B. — Epoque du Maglemose.
- C. — Epoque des *Kjökkenmödinger*.
- D. — Epoque de la hache polie à section lenticulaire.
- E. — Epoque de la hache polie à section rectangulaire, des haches en pierre percées, et des Mégolithes.

(1) On sait que la toute première glaciation a eu lieu pendant le Pliocène.

Après cette époque commence l'âge du métal, dont nous n'avons pas à nous occuper.

De plus les géologues et les préhistoriens de Scandinavie se sont mis d'accord pour établir les synchronismes suivants :

- 1<sup>o</sup> Époque des haches en bois de Renne, concorde avec fin de la mer à *Yoldia* ;
- 2<sup>o</sup> Époque du Maglemose, concorde avec extension du lac Baltique à *Ancylus* ;
- 3<sup>o</sup> Époque des *Kjökkenmödinge*, concorde avec invasion de la mer à *Littorina* ;
- 4<sup>o</sup> Époque des haches polies et des Mégalithes, concorde avec l'extension des tourbières.

Rappelons qu'au point de vue de l'époque des haches en bois de Renne, on ne connaît encore que quelques trouvailles isolées. Cette époque correspondrait à la fin du Magdalénien, qui n'aurait donc pas évolué de même en Europe centrale et en Scandinavie.

Au sujet de l'époque du Maglemose, on la connaît principalement par les fouilles entreprises par le D<sup>r</sup> G. Sarauw, dans le grand Marais de l'île de Seeland (Danemark). En ces temps reculés, il semble que les habitants ont vécu sur des radeaux, d'où ils jetaient dans le lac les débris de leurs repas et de leurs instruments.

Au point de vue de l'industrie de pierre, les outils recueillis ne diffèrent pas sensiblement de ceux de l'époque suivante ; mais les pièces en bois de cerf sont nombreuses et variées, et on y rencontre notamment des harpons à barbelure unilatérale. Les objets divers destinés à la parure sont présents, tandis qu'on n'a recueilli aucune trace de poterie.

L'époque des *Kjökkenmödinge*, qui suit, se caractérise par l'amoncellement de débris de cuisine, et surtout de coquilles de mollusques (huîtres, etc.), parmi lesquels se trouve une industrie de pierre, remarquable par la présence de tranchets, de grattoirs, de lames, de racloirs, de perçoirs et de pics : ceux-ci grossièrement taillés.

Les objets en os et en bois de cerf sont assez nombreux, ainsi que les tessons de poterie grossière.

La faune, contemporaine des époques du Maglemose et des *Kjökkenmödinge*, est composée d'animaux sauvages (sanglier, chevreuil, cerf, auroch, etc.) ; le chien, seul, représente les animaux domestiques.

Pendant l'époque du Maglemose, croissait surtout le Pin ; lors des *Kjökkenmödinge*, le chêne et le sapin ont pris la prépondérance.

Comme cela a été observé en France et en Belgique, à l'époque des cavernes, les os longs des animaux, ayant servi à la nourriture, ont été brisés et fendus au commencement de l'époque moderne

Vient ensuite l'époque de la *Pierre polie* proprement dite (le vrai Néolithique des préhistoriens scandinaves), qui se décompose aisément en deux divisions successives : la première, caractérisée par l'apparition de la hache polie, à deux faces bombées, donc à section lenticulaire ; la seconde par le développement de la hache à section à peu près rectangulaire, et de la hache-marteau percée d'un trou pour l'emmanchure.

Cette seconde division correspond avec le commencement de la *Période mégalithique*, qui se perpétue pendant l'âge du métal ; et elle peut se subdiviser à son tour en étages chronologiques, qui dépendent du nombre et de la forme des chambres funéraires des monuments mégalithiques du type *dolmen*. C'est pendant la fin de l'époque de la Pierre que se développe cette magnifique industrie de silex, comprenant des poignards, des pointes de lances, des pointes de flèches, des croissants, etc., qui font l'admiration des connaisseurs.

La faune, qui accompagne les restes de l'époque de la pierre polie, comprend les animaux domestiques actuels (bœuf, chèvre, mouton, cheval, porc, etc.).

Telle est, en résumé, l'idée que l'on peut se faire des industries néolithiques scandinaves.

A la suite de mes recherches en France et en Belgique, j'en suis arrivé à conclure que le Néolithique de ces régions peut se subdiviser de la manière suivante :

- a) Tardenoisien.
- b) Flénusien.
- c) Campignyien.
- d) Robenhausien.
- e) Omalien.

C'est là un minimum ; et je possède des indices sérieux, d'après lesquels d'autres divisions pourraient être introduites dans la série, soit comme terme supplémentaire, soit comme terme synchronique de l'une ou l'autre division.

Rappelons la composition des industries de ces assises.

Le *Tardenoisien* doit être le terme le plus ancien, car nous le voyons apparaître dans les cavernes, à la fin de l'époque du Renne, donc à la fin du Quaternaire.

A Montaigne, à Remouchamps, etc., avec les petites lames du niveau de Chaleux (Magdalénien moyen), nous voyons apparaître,

pour constituer l'assise supérieure, des petits outils à contours plus ou moins géométriques de type tardenoisien.

Or, on sait que, dans toute l'Europe Centrale, la fin du Quaternaire a été marquée par des conditions climatiques, qui ont largement favorisé la fissuration des roches et notamment celles formant la façade et les parois des abris sous roche, et des cavernes.

Il s'en est suivi de nombreux et importants écroulements, qui ont rendu les cavernes inhabitables, si bien que les Tardenoisien, qui développaient leur petit outillage spécial, ont dû sortir de leurs abris et s'installer en plein air, à la surface du sol, non loin des lieux qu'ils avaient habité, et où nous retrouvons de nos jours leurs débris.

Les Tardenoisien, très clairsemés, occupaient tranquillement les bords des vallées et des marais, lorsque la France et la Belgique furent envahies par des hordes sauvages et primitives, auxquelles nous avons donné le nom de *Flénusiens*.

Ces Flénusiens sont des descendants directs de populations éolithiques mesviniennes, qui ont été isolées en une région que nous ne connaissons pas encore, qui ont conservé leurs mœurs et leurs coutumes intactes pendant tout le magnifique développement du Paléolithique, et qui réapparaissent, brusquement et très inopinément, chez nous, au commencement du Néolithique, alors que nous pouvions légitimement les croire éteints depuis longtemps !

Ces Flénusiens en sont exclusivement à l'industrie éolithique ancienne, reproduite dans tous ses détails, y compris la présence du bâtonnet retouchoir, qui avait disparu chez les peuplades ayant adopté les mœurs paléolithiques ; et nous avons tout lieu de croire que, sous l'influence de peuplades voisines ayant un long passé de civilisation, ces barbares ont perfectionné leur industrie, en se transformant en *Campignyien*.

En France et en Belgique, ces Campignyien ont une industrie bien caractérisée, remarquable par la présence de tranchets, de grattoirs, de lames, de pics grossièrement taillés : en un mot, par l'ensemble de l'outillage spécial aux tribus qui ont amassé les *Kjökkenmødinger* de la Scandinavie.

C'est après le Campignyien que commence — par transition insensible, croyons-nous, — le *Robenhausien*.

Mais, d'abord, disons qu'il y aura lieu, à l'avenir, de délaisser ce nom, imposé par G. de Mortillet, pour désigner l'Epoque de la Pierre polie.

Aux temps, déjà lointains, de son apparition, l'on était loin de savoir ce que l'on sait maintenant. On en était aux fouilles des Palaffites, qui, certes, ont toujours conservé un faciès bien spécial.

A part la stricte présence de haches polies, les différences entre le contenu des Palaffites et ce que nous avons coutume d'appeler Robenhausien sont considérables; et, certes, ce n'est pas l'ensemble des pièces recueillies à Robenhausen qui peut donner une idée exacte de la composition de notre Epoque de la Pierre polie, pas plus que de celle de Scandinavie.

Notre Robenhausien franco-belge est caractérisé par tout un outillage de pierre assez compliqué, renfermant des outils et des armes, dont certains outils ou certaines armes, et notamment les haches, sont plus ou moins polies, mais sont toujours fortement bombées sur les deux faces.

Ces armes, les haches comprises, sont généralement en silex du pays, et de grande taille: de très grande taille même si on les compare aux petites hachettes en pierre verte des habitants des Palaffites, le polissage complet n'étant pas la règle et l'emmanchement étant différent de part et d'autre.

Je suis donc d'avis qu'il faut restreindre le Robenhausien au faciès industriel de la Pierre polie des Palaffites de la Suisse et des régions voisines, qui ne semble pas se synchroniser exactement avec l'industrie spéciale que nous voyons si largement représentée à Spiennes, près de Mons (Hainaut, Belgique), et qui, elle-même est contemporaine de la division inférieure de la Pierre polie scandinave.

Laissant aux Palaffites leur autonomie comme faciès sous le nom spécial de Robenhausien, je propose, formellement, de dénommer *Spiennien* le faciès franco-belge inférieur à hache bombée, qui se retrouve au commencement de la Pierre polie en Scandinavie, en Angleterre et que l'on poursuit jusqu'aux Indes.

Dès lors, il reste une assise supérieure de l'âge de la Pierre polie, dont les plus beaux types se trouvent surtout en Scandinavie, caractérisée par la présence de splendides poignards, pointes de lances, croissants finement ciselés, accompagnés de la grande hache taillée ou polie, à section rectangulaire et que l'on pourrait dénommer, à juste titre: *Scandinavien*. Ce *Scandinavien* correspondrait ainsi à la première moitié du développement des monuments mégalithiques.

Et alors, notre *Omalien* de Belgique et d'Allemagne, viendrait se placer comme faciès très spécial, contemporain du Scandinavien, tous deux ayant pris fin avec l'arrivée de l'âge du Métal.

De tout ce qui vient d'être dit, il résulte donc que, si nous comparons la suite des temps néolithiques dans le bassin franco-belge, d'une part, à celle de Scandinavie de l'autre, nous arrivons aux conclusions suivantes :

1° Le développement industriel de l'une et de l'autre région paraît déjà avoir été différent à la fin du Quaternaire. Des Magdaléniens, suivant le Renne vers le nord, se sont peut-être trouvés, à un moment donné, dépourvus de silex, et se sont confectionné des haches en bois de Renne.

Dans le bassin franco-belge, où le silex ne manquait pas, le Tardenoisien s'est développé d'abord dans les cavernes, puis à l'air libre.

Il se peut, du reste, très bien, que le Renne ait pu persister, en Scandinavie, un peu plus longtemps que chez nous; et il ne serait, dès lors, nullement impossible que l'*Epoque des Haches en bois de Renne* puisse correspondre, chez nous, au *Tardenoisien*.

Il est aussi à remarquer que, pas plus en Belgique qu'en France et ailleurs, nous ne connaissons rien de la faune du Tardenoisien à l'air libre; il se pourrait parfaitement que le Renne existât encore chez nous, et alors on pourrait soutenir avec vraisemblance que l'invasion marine Flandrienne, qui termine l'époque Quaternaire, en même temps qu'elle provoque le percement du Pas-de-Calais et l'extension de la Mer du Nord, concorde avec la fin de l'extension de la Mer arctique à *Yoldia*.

Il ne faut, en effet, pas perdre de vue que nous en sommes alors à l'apogée du dernier glaciaire (*Wurmien*) du professeur A. Penck.

Il se pourrait donc parfaitement qu'un jour le Tardenoisien doive rentrer dans le Paléolithique supérieur. Seule, la connaissance de la faune Tardenoisienne pourra résoudre la question.

2° Après l'époque de la Hache en bois de Renne — en somme encore très peu connue, en Scandinavie — paraît venir l'*Epoque du Maglemose*, contemporaine de l'extension du lac Baltique à *Ancylus*.

Il y a donc soulèvement du sol et fermeture des détroits.

Cette époque paraît concorder avec le départ de notre mer flandrienne, qui se retire au-delà des rivages actuels, avec émergence de larges bordures littorales basses, où se répandent sans vitesse les eaux douces du continent, préparant ainsi les conditions nécessaires à la formation de marécages, précurseurs du développement des tourbières.

C'est, sans doute, à ce moment que se produit, dans le bassin franco-belge, l'invasion des *Flénuisiens*, leur occupation du territoire et la disparition des Tardenoisiens.

Les choses se sont donc passées bien différemment chez nous et en Scandinavie.

Certainement le Renne avait disparu; mais on peut croire que

les habitants du Maglemose sont des descendants assez directs des Magdaléniens à Haches en bois de Renne, qui ont repris l'usage du silex, et l'ont développé en continuant à employer le bois de Cerf aux mêmes fins que leurs prédécesseurs, qui utilisaient le bois de Renne.

La Scandinavie paraît donc avoir échappé, au moins en grande partie, à l'invasion des barbares Flénusiens.

3<sup>o</sup> Ensuite, en Scandinavie, apparaissent les tribus qui ont amoncelé les *Kjökkenmödinger*.

Ces gens semblent bien être les descendants directs des habitants des radeaux flottants du Maglemose, sans grandes modifications, car, à mon avis, l'absence de poterie à l'Époque du Maglemose n'a pas l'importance que lui donne le D<sup>r</sup> Sarauw, vu que la poterie nous est parfaitement connue depuis l'Aurignacien inférieur. Il se peut que les débris de poteries, à peine cuites, tombées du radeau dans le lac, se soient décomposées et transformées en argile par l'action prolongée de l'eau.

J'ai, moi-même pu observer à Bruges, dans un terrain humide, la disparition presque complète d'amas de tessons de poteries de l'époque Gauloise.

Ce qui semble certain, c'est qu'au commencement de l'époque des *Kjökkenmödinger* une poussée considérable de populations Scandinaves a dû se produire en Belgique, et dans le nord de la France, surtout dans la région littorale.

Nous trouvons en effet, à la même époque, le *Campignyien* de MM. Salmon, d'Ault du Mesnil et D<sup>r</sup> Capitan, largement représenté en Normandie, le long de la Seine et de la Somme, et constitué exactement des mêmes instruments que ceux recueillis dans les *Kjökkenmödinger* danois et allemands.

Nous le trouvons, de même, en Belgique, surtout dans le Hainaut, aux environs de Mons, où, aux gisements à tranchets et à grattoirs déjà connus d'Elouges et de Ghlin, viennent s'ajouter ceux récemment découverts par M. Dubreux à Obourg et à Velle-le-Sec.

Toutefois, il ne semble pas que l'action des Scandinaves à tranchets sur les Flénusiens ait été rapide et brutale. Il paraît y avoir eu plutôt influence civilisatrice, car, dans les gisements flénusiens, nous remarquons certainement une transition, une évolution du Flénusien au Campignyien.

Ce qui paraît toutefois constaté, c'est une régression du nombre des habitants, en Belgique. Les Flénusiens, s'adaptant mal à leurs nouvelles conditions de vie, se sont sans doute éteints ou se sont retirés vers leur lieu d'origine.

En Scandinavie, l'Époque des *Kjökkenmödinger* correspond à une

invasion marine, qui a transformé le lac baltique en mer ouverte avec développement des Littorines.

Il ne paraît pas qu'un phénomène semblable se soit passé sur le littoral franco-belge; nous n'en voyons aucun indice.

Je suppose que, chez nous, le Campignyien a coïncidé avec le commencement de la grande extension des tourbières.

Nous ne possédons malheureusement pas la preuve absolue du fait; mais, sous Bruxelles même, dans la vallée de la Senne, quelques silex rappelant le Campignyien ont été rencontrés à la base de la tourbe de l'Époque moderne, avec un sacrum humain et une faune d'animaux *sauvages*.

C'est, dans toute la Belgique — et aussi probablement en France — ce que la tourbe moderne des géologues a fourni de plus ancien; celle-ci ne renferme guère que des objets de l'époque de la pierre polie et du métal.

4° L'influence scandinave évidente, qui s'est imposée à l'époque Campignyenne, correspondant si exactement à l'époque des *Kjökkenmödinger*, a persisté ou plutôt s'est fortement développée, en France et en Belgique, pendant la première moitié de l'époque de la Pierre polie, celle qu'en remplacement du terme Robenhausien, plutôt malheureux, nous proposons d'appeler *Spiennien*.

Pour éviter l'introduction de nouvelles dénominations, j'avais pensé d'abord à donner au mot *Robenhausien*, une signification généralisée, en en faisant l'exact équivalent d'*Epoque de la Pierre polie*.

Dans ce cas, on aurait pu créer, comme je l'ai fait pour l'Acheuléen, un *Robenhausien I*, pour désigner l'époque de la hache à faces bombées, et un *Robenhausien II*, pour indiquer l'époque de la hache à faces planes; mais ces noms hybrides durent généralement peu dans la science et, le mieux, à mon avis, serait d'adopter les noms de : *Spiennien*, au lieu de Robenhausien I, et de *Scandinavien* au lieu de Robenhausien II.

Le terme Robenhausien pourrait, du reste, être conservé pour désigner le faciès spécial des Palaffites (situé soit dans les Palaffites, comme au bord des lacs suisses, soit sur la terre ferme, comme aux environs d'Autun), faciès que je crois plutôt synchronique du Scandinavien que du Spiennien.

Quoi qu'il en soit, il est certain que, pendant le Spiennien, les populations ont pris un développement qu'elles n'avaient jamais approché auparavant, même de loin.

Presque toute la France, et à peu près toute la Belgique, se couvrent de stations de la Pierre polie, au point que, s'il fallait dresser une carte du Spiennien, dans notre pays, le plus sage serait



d'étendre une teinte plate sur toute la moyenne Belgique, avec nombreux prolongements sur la Basse et sur la Haute Belgique.

Les populations, qui, jusqu'alors, étaient restées comme rivées aux gisements de silex, s'en libèrent complètement. Sur ces gisements s'établissent des centres d'extraction au moyen de travaux de mine (tranchées, puits et galeries) et de fabrication d'instruments taillés, ceux-ci étant ensuite transportés dans les stations où le silex fait défaut.

Ce sont ceux auxquels les instruments taillés sont livrés, qui se chargent de les polir à leur guise.

5° Mais, alors qu'en Scandinavie et en France, les Spienniens, perfectionnent leur industrie et passent au superbe stade *Scandinavianien*, l'essor est arrêté en Belgique par une nouvelle invasion qui paraît venir du sud-est.

Ces nouveaux venus sont les *Omaliens*, qui semblent d'abord ne pas connaître la taille ni le polissage du silex, mais qui empruntent, sans doute, aux Scandinaves, leurs haches-marteaux en roches cristallines, à moins que ce soit le contraire.

Mon avis, au sujet de ces Omaliens, qui viennent habiter des cabanes agglomérées en villages dans la région à sol limoneux, connue sous le nom de Hesbaye, c'est qu'ils constituent une première vague des populations de l'Orient, qui, peu après, devaient nous apporter la connaissance du métal.

La Scandinavie ne paraît pas avoir connu cette invasion, qui, chez nous, a supprimé le superbe développement du Scandinavien; elle n'a été sans doute atteinte que par la seconde vague des populations orientales, c'est-à-dire de celles qui étaient en possession de l'usage du *métal*.

De toutes façons, l'époque scandinavienne semble concorder avec une période de décroissance des populations en France; il se forme des remous, des agglomérations, des concentrations, comme en Bretagne, où la pratique du Mégalithisme se développe rapidement et prend un caractère sacerdotal.

Certes, le Scandinavien, comme industrie, est loin d'avoir eu, en France, l'extension et la perfection qu'il a atteint en Scandinavie et en Egypte; mais il en existe cependant des stations intéressantes, notamment aux environs d'Autun, où le Charollais a fourni notamment des pointes de flèches d'une rare perfection. Le grand Presigny a aussi produit des pièces remarquables, souvent exportées.

\*  
\*\*

Il est hautement probable qu'un certain nombre des conclusions provisoires, qui viennent d'être émises devront être modifiées dans

la suite, lorsque nous connaissons mieux ce qui se passe dans l'Allemagne du nord — lien naturel entre la Scandinavie et nos régions — et en Angleterre.

Si j'ai pensé à rédiger ce travail, c'est que j'y ai été encouragé par des préhistoriens scandinaves et allemands auxquels j'avais exposé mes vues.

Mais je ne me dissimule pas qu'avant de prendre des conclusions fermes, il est indispensable que les préhistoriens français, belges et germaniques, exposent avec netteté ce qui se passe dans leurs pays respectifs, surtout au point de vue du Néolithique, et je m'estimerai heureux si j'avais pu contribuer, pour une modeste part, à éveiller l'attention sur la nécessité absolue qu'il y a, pour les préhistoriens de l'Europe centrale, d'entrer sérieusement en contact suivi, pour la solution des nombreux et obscurs problèmes que l'union de toutes les forces permettra, seule, de mener à bonne fin.

M. le Dr Henri MARTIN. — En 1905, au Congrès de Périgueux, j'ai communiqué le résultat de mes recherches dans la tourbière de Condette (Pas-de-Calais); et des critiques très vives surgirent à propos du mélange de poteries mérovingiennes, trouvées par le Dr Louis Ovion, et d'autres fragments, probablement néolithiques. On se refusait à admettre une cité lacustre dans le Boulonnais, parce que « en France, il n'y a pas de cités lacustres préhistoriques en dehors de la région classique des Alpes et du Jura »! Cette argumentation, *a priori*, a peu de portée.

L'examen de ces restes d'industrie humaine, de la faune, des pilotis, des différentes couches de tourbe, permet de reconnaître en ce point des habitations lacustres. Evidemment, le mélange des industries existe, comme l'a fait remarquer très justement M. H. Breuil, car, dans la tourbe, la pénétration d'objets récents est fréquente. Il est probable qu'un phénomène semblable a été constaté par M. Rutot.